

Supplément au SOP n° 48, mai 1980

LA TORTURE

conférence d'Olivier CLEMENT,
faite dans le cadre de l'ACAT (Action des chrétiens
pour l'abolition de la torture), le 20 avril 1980

(texte non revu par l'auteur ;
les intertitres sont de la rédaction du SOP)

Document 48.B

LA TORTURE

Quand nous réfléchissons à l'expérience de la torture, celle que les autres subissent, celle que nous avons peut-être subie, nous entrons dans une expérience de l'enfer. Nous sommes en présence, chez les victimes, de la solitude la plus extrême, de la souffrance la plus affolante, où l'on court le risque de se trahir, de trahir ses amis, de trahir sa foi, où l'on court le risque d'une destruction de sa propre personnalité, d'un abandon de sa raison d'être la plus profonde ; et chez l'autre, qui est le bourreau, c'est l'orgueil, la haine, la négation de la victime comme être humain avec probablement par derrière une sorte de peur ; c'est aussi un sentiment de toute-puissance et de jouissance. Or, cet enchevêtrement du désir de puissance, de la peur, de la haine, existe chez tout homme, existe aussi chez nous, chez moi, de même qu'il existe aussi paradoxalement parfois le désir d'être victime. C'est l'enchaînement du sadisme et du masochisme que la psychologie contemporaine a beaucoup étudié.

Pour les Pères grecs, il y a un thème très important qu'il ne faut jamais perdre de vue, si nous voulons comprendre ce que signifie l'oeuvre du Christ, ce que signifie la résurrection : c'est que notre existence, notre vie, notre vie quotidienne comporte dès maintenant une dimension de mort et une dimension d'enfer. Et l'on pourrait dire que, dans cette perspective, l'enfer est le lieu où personne ne peut réellement voir l'autre au visage comme un autre qui parle, comme un autre auquel je réponds et dont je réponds, dont je suis proprement responsable.

La délivrance qui survient sans cesse

Je ne ferai pas une théologie du péché originel ; c'est une question extrêmement difficile mais je voudrais constater seulement que cette théologie traditionnelle du péché originel décrit simplement la situation existentielle de l'homme, à condition de comprendre qu'il n'y a pas pour nous un "avant" et un "après" la chute, mais qu'il y a en nous co-existence de l'avant et de l'après, dans notre existence la plus quotidienne. En nous persiste la nostalgie de fraternité : nous avons un même Père, nostalgie de consubstantialité. Rappelez-vous la parole d'Adam au moment où Eve lui apparaît : "celle-ci est chair de ma chair, os de mes os".

Dieu est le "Tout-Autre" comme a dit la théologie protestante du XXème siècle. Ce Tout Autre se fait le tout-proche et en lui-même il n'est pas solitude, il est ce que nous appelons la Trinité, c'est-à-dire qu'il porte en lui-même la communion et la source de toute communion. L'homme créé à l'image de ce Dieu est donc appelé à accueillir l'autre dans son altérité, sans confusion, dans un monde reçu comme un don, dans un monde reçu comme un langage entre Dieu et l'homme, un langage entre les hommes eux-mêmes, dans un monde qui est appelé à devenir, si nous savons le marquer par notre fraternité créatrice, une offrande, de l'homme à l'autre homme, et une offrande de l'homme à Dieu.

La déviance qui survient sans cesse, c'est un constat que nous faisons, l'établissement d'un lien de possession réciproque entre moi et le monde, en dehors de Dieu, l'homme voulant devenir comme Dieu, le "moi" étant le seul centre. L'homme veut devenir un centre d'infini sans passer par une relation d'altérité avec le Dieu de l'autre. L'homme, disent les Pères, a retourné son amour vers lui-même. Un texte ancien dit : "je suis devenu ma propre idole". Ou encore Dieu est conçu comme jaloux et méchant, comme un père castrateur. C'est le soupçon que le serpent insinue et qu'il ne cesse d'insinuer. L'interdit biblique, l'interdit de l'arbre a pour but de rendre la liberté consciente...

Alors, de deux choses l'une : ou bien l'homme refuse sa condition d'image de Dieu, sa condition iconique : "je ne suis pas l'image de Dieu, je suis Dieu dans la toute-puissance et dans la toute-jouissance" ; ou bien il se fait à l'image de ce Dieu

tyrannique, bourreau, et il transforme à ce moment-là les rapports de consubstantialité en rapports de maître à esclave, de bourreau à victime, et cette déviance qui est première et permanente donne une constance paradoxale au néant. Le néant dont l'homme est tiré, le trou de néant, pourrait-on dire.

À la création qui est bonne, cette déviance donne quelque chose de nocturne, de magique, d'inquiétant, et surtout elle casse l'humanité, elle morcelle cette humanité fraternelle, consubstantielle du projet divin, en autonomies individuelles qui s'affrontent, qui cherchent à se dominer, qui s'objectivent dans la convoitise qui, elle-même, suscite la peur. La première appropriation à laquelle prétend l'homme, c'est l'appropriation de l'autre.

Le péché, pour employer ce mot, le péché consiste à s'enfermer dans sa propre identité que l'on hypertrophie à l'infini, dans le refus de l'altérité, dans le refus de la relation confiante avec Dieu et avec le prochain. C'est la concentration sur soi, sans issue hors de soi, et l'on veut alors que le prochain entre dans cette vision que j'ai de moi-même. Le péché n'a pas d'être, disent aussi les Pères de l'Eglise, il n'a pas de substance, il est fondamentalement est échec d'une relation, cette impuissance à la communication, à la limite à la communion.

Ainsi s'établit un lien fondamental dans toute la théologie patristique entre le péché et la mort, entre le péché et la finitude, avec une espèce de relation circulaire : le péché suscite la mort, la mort suscite le péché, car disent les Pères, le péché ne supprime pas en l'homme l'image de Dieu. Il la ternit, il la souille, il la voile, mais elle reste et c'est son dynamisme, le dynamisme de l'image, c'est le désir qu'a l'image de coïncider avec son modèle, c'est-à-dire le désir d'absolu, mais un désir d'absolu hors de Dieu, voire contre Dieu, qui va se heurter au mur de la finitude, et qui va susciter alors une sorte d'anxiété fondamentale, qui elle-même va se monnayer, va se fuir dans l'idolâtrie, dans ce que les Pères ascétiques appellent les passions, les passions comme idolâtrie du Moi et finalement du monde. Car le moi veut s'asservir le monde et par là, le monde s'asservit le moi. C'est le désir fondamental de l'homme fourvoyé, bloqué, déçu et donc finalement meurtrier et d'une certaine façon suicidaire.

À l'origine de tout, l'oubli

Les ascètes aiment dire qu'à l'origine de tout, il y a l'oubli, c'est-à-dire l'oubli que Dieu existe, que l'autre existe, que le monde existe, dans son mystère et sa beauté ; et il y a le fait de faire graviter toute chose et tout être autour de moi, le fait de découper ma vision de l'être dans mon Moi. De l'oubli, et de cette espèce de gravitation qui se fait autour du Moi, naissent deux "passions-mères", qui sont, dans l'ordre surtout du corps : l'avidité, avidité de nourriture, avidité sexuelle, avidité des biens ; et dans l'ordre de l'esprit, l'orgueil. Les forces naturelles qui sont dans l'homme et qui sont bonnes, ces forces qui doivent faire de lui, dans la communion des autres hommes, la synthèse de l'univers, et lui permettre d'illuminer cet univers, ces forces vont être alors utilisées contre le sens ultime du monde, contre l'amour. Elles vont être idolâtrées, elles vont asservir l'homme, et le submerger dans l'océan des puissances cosmiques et sociales déchaînées, dans la fascination d'un Eros sans visage, dans une sorte de danse macabre où l'homme devient un objet que le désir, la satiété, la souffrance et le dégoût ne cessent de se renvoyer l'un à l'autre.

Le monde de l'image et de la similitude recule devant le monde de la dissimilitude. Un rapport d'entre-dévoration s'instaure où ce qui est partiel, ce qui est précaire, s'est absolutisé, trouve la mort et communique la mort, et désormais le plaisir n'a plus seulement la saveur de la vraie joie, qui est innocence paradisiaque, qui est adhésion à Dieu à travers toute la splendeur de vivre ; le plaisir devient aussi le masque et l'appât de la mort et du meurtre de l'autre et de soi.

Ainsi s'éclaire, peut-être un peu, le mystère de la torture. C'est un mystère démoniaque, car la liberté pervertie de l'homme ouvre ici la porte aux puissances

des ténèbres. La chose peut se constater par expérience. Il y a des situations historiques où, soudain, on sent que la porte est ouverte à d'autres puissances, on échappe à la rationalité. Vous l'avez peut-être observé dans une manifestation, les choses sont très tendues, mais soudain le sang coule, et quand le sang coule, un seuil est franchi, et peut-être d'autres forces interviennent. Cela ne met pas en cause la liberté de l'homme, mais cela met en cause ce que cette liberté va devenir à un moment donné ; elle va connaître une sorte d'expérience de possession. Il y a certainement dans le mystère de la torture, comme mystère démoniaque, une expérience de possession.

C'est lui qui meurt, donc ce n'est pas moi

Nous faisons tous l'expérience de la tentation, à la fois comme surgissant de nous, du plus profond de nous, mais aussi comme douée d'une étrange extériorité, d'une extériorité intelligente.

Dans la torture, l'autre, la victime, devient l'ennemi absolu, absolument disqualifié, absolument nié dans son humanité, sur lequel le bourreau va projeter son angoisse fondamentale et son désir d'autodéfinition. Les deux sont inséparables : nous avons besoin d'ennemis, nous avons besoin de victimes, parce que nous nous heurtons à notre propre finitude, parce que nous nous découvrons, tôt ou tard, condamnés à mort, voués au néant, croyons-nous, alors que notre exigence la plus profonde est celle de l'éternité.

Et dans la torture, nous nous délivrons sur l'autre, nous cherchons à nous délivrer sur l'autre du poids de notre angoisse, expérience que nous faisons quotidiennement en tout petit et constamment. Nous avons tendance à dire : "c'est la faute de l'autre". Dans la torture, c'est lui, l'autre, qui souffre et qui meurt, donc ce n'est pas moi. Et il doit souffrir et mourir parce que c'est sa faute, parce que tout est de sa faute, parce qu'il est responsable de l'inextinguible qui est ma propre mort.

Simultanément le bourreau atteint la toute-puissance, il est dieu, à l'image du dieu sadique que lui a suggéré le serpent, et la toute-puissance devient toute-jouissance, la jouissance affolante, monstrueuse que nous voyons même chez les enfants qui déchiquètent une mouche, une cigale ou un petit oiseau. La jouissance qui est une sorte de folie, la négation du logos, la négation du sens, du verbe, la jouissance de détruire, de faire souffrir, ce que Dostoïevski a admirablement décrit dans *Les Possédés*. Stavroguine est celui qui tient dans sa main une victime pantelante et qui la détruit froidement.

Un des aspects de la torture, c'est aussi maîtriser souverainement l'âme de l'autre, arracher à l'autre tout retrait, tout secret, car tant qu'il garde un retrait ou un secret, il peut me regarder d'un regard qui n'est pas celui que je veux avoir sur moi-même. Je vais l'amener à se convaincre que j'ai raison, totalement raison ; c'est moi qui ai raison et je le posséderai dans son âme. Car il y a, - et ici on pourrait appliquer la classification des passions élaborée par une longue expérience ascétique -, ce que j'appellerais une torture chaude, et une torture froide. Il y a une torture qui vise surtout le corps, qui est liée à l'avidité, qui est liée à une sorte d'érotisme monstrueux et une torture qui vise surtout l'âme, qui est liée à l'orgueil froid du Grand Inquisiteur. Les deux, bien entendu, sont souvent étroitement liées.

Le détruire comme visage, posséder radicalement

La torture fait de l'autre, radicalement, un objet, l'objet d'une possession. Il faut le détruire comme visage, visage qui m'envisage, comme parole qui m'oblige à répondre et à être responsable. Il faut, au sens fort, le défigurer. Il faut amener le visage à ne plus exprimer que le corps, qui lui-même est un corps disloqué, un corps rendu informe, un corps troué.

Vous savez que c'est un fantasme, le fantasme du corps troué, qui a été dévoilé par la psychanalyse et qui est ici, bien entendu, projeté sur l'autre, pour s'en

débarrasser. Troué, d'une part parce qu'il est pénétré par l'acier, par un courant électrique, comme par un sexe implacable, comme par un viol ; troué, parce qu'il laisse échapper le sang et les excréments de sorte que la limite de ce corps, la forme de ce corps se brouille, que tout devient extérieur. Il n'y a plus d'en-dedans, il n'y a plus que l'en-dehors, tout devient souillé. Il y a un en-dehors que je maîtrise, que je pistine et que je maîtrise ; on ne maîtrise jamais un en-dedans mais on maîtrise un en-dehors. Stendhal dit : "dans le véritable amour l'âme enveloppe le corps". Dans la torture c'est à peu près l'inverse, l'âme est réduite à l'en-dehors du corps, elle devient une chose que l'on peut maîtriser et dont on peut d'ailleurs analyser les réflexes à l'existence et à la défense.

La torture froide, apparemment plus douce, mais qui peut provoquer une impression bien plus concentrée de toute-puissance agit, non pas sur le corps physique, mais sur ce que j'appellerai le corps psychique, par l'usage des drogues, par les jeux d'hallucination, par le dérèglement méthodique des facultés, par le dérèglement du rapport au rythme du monde, notamment du rapport du sommeil et de la veille, par une argumentation obsédante, par des auto-critiques indéfinies, par des menaces sur des proches. Le but étant alors ici la destruction intérieure du visage. Il faut que le visage s'effondre, plutôt que ne se détruise le corps extérieur. Il faut toujours éteindre un regard, faire taire une parole, posséder radicalement.

Ainsi, la torture manifeste, met à nu la dimension tragique, la dimension infernale de la condition humaine. Ici l'individuel et le collectif sont indissociables, les choix personnels se répercutent, s'amplifient, sont amplifiés d'ailleurs par la puissance des ténèbres évoquée tout à l'heure ; ils peuvent provoquer des hypnoses collectives et des passions collectives, qui de leur côté justifient le déchaînement des passions individuelles.

En effet, si nous mettons à part un phénomène encore mal étudié, qui n'est pas innocent mais limité, la torture comme épreuve initiatique dans les sociétés archaïques, on trouverait, semble-t-il, trois grands types de justification sociale de la torture.

Le premier type, qui vous étonnera peut-être, est ce que j'appellerais la torture comme esthétique sociale dans les empires universels, notamment dans l'empire romain, avec les jeux du cirque qui étaient un spectacle servi au peuple. C'est là que s'insère d'ailleurs la persécution des premiers chrétiens, et on y observait une sorte de délectation sadique des foules. Et aussi l'empire chinois, où l'on décapait en public certains condamnés à mort, partiellement anesthésiés, jusqu'aux ultimes organes.

Le second type est ce que j'appellerais la torture de chrétienté, justifiée par une obsession déjà idéologique. Le christianisme y est réduit en partie à une idéologie de l'homogène, de l'identique, de l'uniforme, contre tout ce qui est différent, contre tout ce qui est autre, l'athée, l'hérétique ou le juif, et se justifie probablement par la vision d'un Dieu jaloux et méchant. C'est tout le problème, vous le savez, de l'Inquisition. Par derrière se profile, bien entendu, une certaine théologie de l'enfer. Ici, finalement, Dieu prépare les supplices éternels et les supplices temporels, qui peuvent éviter le pire, s'en trouvent presque justifiés.

La torture justifiée

Enfin, troisième type, nous avons le phénomène massif du XXe siècle, jamais connu dans l'histoire, qui est la torture justifiée par l'idéologie. Cette fois Dieu est mort, l'homme collectif se déifie, c'est l'obsession de l'unité, la disqualification de l'autre et la fraternité-terreur que prêchait Sartre dans *La critique de la raison dialectique*. La terreur comme source de l'identique ; la terreur, la guerre, introduites à l'intérieur de la société, l'autre étant alors l'ennemi à torturer, détruire et réduire. Nous connaissons tout cela : le nazisme, la thématique de la race, donc du sous-homme, le communisme et la réalisation de la béatitude terrestre par la collectivisation des moyens de production - et donc ceux qui ne sont pas heureux sont fous -, et de l'autre côté, l'idéologie de la sécurité nationale, avec l'obsession du communisme.

Je citerai simplement ici deux petits textes d'Alexandre Soljénitsyne, dans *L'Archipel du goulag*, qui me paraissent éclairants. Le premier sur les policiers : "privés de la sphère supérieure de l'existence humaine par le genre d'activité qu'ils exerçaient, ils vivaient d'autant plus pleinement et avidement dans la sphère inférieure. Ce qui les dominait et les guidait c'étaient les instincts qui outre la faim et le sexe règnent dans cette sphère : l'instinct du pouvoir, celui du lucre. Pour l'homme qui croit qu'il existe quelque chose au-dessus de nous tous et qui pour cela a conscience de ses limites, le pouvoir n'est pas encore mortel et pour les gens qui ne connaissent pas cette sphère supérieure, le pouvoir est un cadavérique poison, rien ne peut les sauver de sa contagion". Et cet autre passage : "Pour faire le mal, l'homme doit auparavant le reconnaître comme un bien ou comme un acte reconnu logique et admis comme tel. Telle est, par bonheur, la nature de l'homme. Il lui faut chercher à justifier ses actes".

L'imagination est la force intérieure des scélérats de Shakespeare : ils s'arrêtaient à une dizaine de cadavres, parce qu'ils n'avaient pas l'idéologie. L'idéologie, c'est elle qui apporte la justification recherchée à la scélératesse. C'est la théorie sociale qui aide le scélérat à blanchir ses actes à ses propres yeux et à ceux d'autrui pour s'entendre adresser non pas des reproches mais des louanges et des témoignages de respect. C'est ainsi que les Inquisiteurs s'appuyèrent sur le christianisme, les conquérants sur l'exaltation de la patrie, les colonisateurs sur la civilisation, les nazi sur la race, les jacobins d'hier et d'aujourd'hui sur l'égalité, la fraternité et le bonheur des générations futures. C'est l'idéologie qui a valu au XXe siècle d'expérimenter la scélératesse à l'échelle de millions d'individus ; une scélératesse impossible à réfuter, à contourner, à passer sous silence.

Je dirai enfin, pour terminer la première partie de mon exposé, que la torture peut surgir aussi comme pure recherche d'un paroxysme dans un milieu nihiliste, par exemple dans le milieu de certains aristocrates européens, déjà aux XVIIe et XVIIIe siècles, ou bien dans notre société de marchandises, de production-consommation, où l'on consomme pour calmer l'angoisse, dans notre société qui n'a pas d'autre horizon que la finitude et le néant, et recherche le paroxysme à la fois pour oublier la mort et comme fascination de la mort. Je crois qu'il y a un lien très profond entre l'érotisme, la violence et le sadisme, et certaines formes de torture.

La grâce est offerte à tous

Pour nous chrétiens ou qui essayons de l'être, le salut vient d'un torturé, ressuscité. Dieu sort de lui-même, sort de sa transcendance pour partager notre finitude, pour l'ouvrir sur sa mystérieuse joie. La pénitence pousse notre réflexion sur la torture et sur nos complicités avec elle, dans la limite du bien et du mal. La pénitence comme exploration de la séparation de la mort et de l'enfer nous ouvre à l'immensité et à la gratuité du salut, à sa signification secrète de victoire sur la mort et sur l'enfer. Dieu s'humilie volontairement, son anéantissement, sa dévastation jusqu'à la mort, et jusqu'à la mort sur une croix, comme dit l'épître aux Philippiens, arrachent l'humanité à la séparation, à la haine et à l'irréversible. Par là le Christ nous ouvre les chemins de l'amour trinitaire, et nous permet de découvrir l'autre comme icône.

Le Christ qui est le Bon Samaritain, qui est le Bon Pasteur, qui est le vrai Médecin, vient non pas pour les justes mais pour les pécheurs, non pas pour les bien portants, mais pour les malades, non pas pour les pharisiens mais pour les publicains et les prostituées. Il se laisse crucifier, torturer, pour offrir la vie, sa vie même à ses bourreaux, nous révélant par là que la torture résume la déchéance humaine, que nous sommes tous des bourreaux, mais que la grâce est offerte à tous, la part de l'homme étant de savoir l'accueillir, comme le bandit crucifié à la droite du Christ, torturé et peut-être ancien bourreau lui-même.

Savoir accueillir la grâce dans le retournement du cœur, par le rétablissement d'une relation avec le Christ venu au fond de notre enfer : Il est Celui que nous torturons. Ceux qui se flattent d'être justes et n'ont que mépris pour les autres, dit-

il dans l'évangile de Luc, s'excluent eux-mêmes du banquet des noces ; ce sont les estropiés, les aveugles, les boiteux, tous ceux qui traînent dans les chemins et le long des clôtures que le Maître invite à dîner sans autre condition que d'habiller leur cœur d'un habit de fête, l'habit de la gratitude et de la joie, de l'immense joie imméritée. Alors la vie peut monter en nous, la résurrection peut monter en nous, et cette vie va ébranler parmi les hommes une certaine manière d'être.

Je voudrais ici jalonner encore quelques attitudes :

Le christianisme ne peut pas être une idéologie

Une chose essentielle, c'est que le christianisme, dans la mesure où il est aujourd'hui ramené à l'essentiel, devant l'expérience des camps, devant l'expérience des salles de torture, devant toute la réalité du nihilisme d'aujourd'hui, le christianisme n'est pas et ne peut pas être une idéologie, et il n'est pas et il ne peut pas être la religion d'un Dieu méchant et jaloux. Le christianisme révèle la Vérité comme l'Amour même, en personne, je dirai en personne au singulier et au pluriel à la fois pour égarer le mystère de la Trinité. Et cet amour absolu se dévoile sur la croix, se laisse lier par les liens de l'effort pour tout consumer dans la lumière de Pâques. Cet amour absolu, cet absolu comme amour donne un caractère absolu à chaque existence personnelle.

On n'explique pas une personne. Chercher à expliquer une personne, chercher à la réduire dans des concepts et par des mots, c'est déjà une façon de la détruire. Connaître une personne, c'est la découvrir. On ne saurait posséder, même intellectuellement, une personne sans la détruire. Elle ne se révèle qu'à l'amour humble et patient, et je dirais que la chose fondamentale que nous avons à dire aujourd'hui, c'est que l'homme se définit en ce qu'il n'est pas définissable, et par là, nous nous opposons à toute réduction, à toutes ces réductions intellectuelles qui ont permis les idéologies, et qui ont abouti à la destruction et à la torture de millions d'hommes. Nous nous opposons au postulat selon lequel l'homme serait définissable à son propre niveau pour être à lui-même objet de connaissance, et donc déjà intellectuellement de possession. Les sciences humaines nous disent ce que l'homme n'est pas, mais elles ne peuvent pas se permettre d'objectiver la réalité humaine. Les techniques de manipulation, de possession jusqu'à y compris la torture, il faut le dire, ne possèdent rien.

Dépouillement ultime et compassion

Quand il s'agit de l'homme, on ne possède rien. On ne peut posséder que ce qui n'a aucune valeur : une écorce déchirée, un vêtement souillé dont le mystère de la personne s'échappe, irréductible. L'expérience montre - c'est une des grandes expériences de notre siècle -, que certains sont parvenus à résister, à résister aux idéologies, à résister aux camps, à résister à la torture ; ils se sont appuyés sur cette réalité que nous n'avons plus nommer, et pour eux ont repris sans les mots oubliés : l'âme par exemple, l'esprit, Dieu. Alors peut s'ouvrir dans la perspective du spirituel, une autre connaissance, une connaissance qui est à l'inverse de la volonté de puissance. De même que plus nous connaissons Dieu et plus Il se révèle inconnu - la connaissance est une inconnissance -, de même plus nous connaissons l'homme image de Dieu et plus Il nous devient inconnu.

Il y a là une sorte d'ultime dépouillement qui ouvre sur l'infini et qui est à la fois théologique, essentielle, spirituel et aussi historique. C'est le dépouillement d'une approche négative et c'est en même temps la compassion déchirante. Compassion : souffrir avec, avec l'homme nu et traqué de la salle de torture, l'entique au Christ qui souffre avec lui et en lui. La salle de torture devient le lieu d'expérimentation, pourrions-nous dire, de cette anthropologie ; pas seulement la salle de torture, l'hôpital psychiatrique spécial, et pourquoi pas, d'une certaine façon aussi, le H.L.H. de banlieue, la baraque. Gabriel Marcel parlait de "l'homme de la baraque", en disant que jamais la condition humaine n'avait été mise à nu comme elle l'est à notre époque.

Il faut comprendre ce que cela signifie, comprendre ce que signifie l'homme et aussi le message que nous devons prononcer dans la fraternité des torturés, des emprisonnés, des dissidents, c'est que l'humanisme ne suffit pas. L'homme, s'il n'est pas fondé sur le roc de la transcendance, alors qu'est-ce qu'il est, sinon un petit fragment infinitésimal de la nature et de la société ? Les droits de l'homme ne prennent pleinement leur sens que si l'homme retrouve sa dignité d'image de Dieu, de fils de Dieu. Cela nous pouvons le dire même avec des incroyants ; ils ne diront pas image de Dieu, ils ne diront pas fils de Dieu, mais ils accepteront de dire que l'homme est irréductible ; ils accepteront de dire qu'on ne peut pas définir l'homme, qu'il est indéfinissable, qu'il échappe à tout classement. C'est ce que Clavel avait très bien compris quand il parlait, avec ses amis anciennement maoïstes, de la capacité d'auto-transcendement de l'homme. C'est cela qu'il faut dire, c'est là-dessus, sur cette éthique, que nous pouvons avancer. Alors seulement, et cela nous appartient en tant que chrétiens, dire que le mal radical, ce mal radical qui crée l'angoisse ultime, qui se projette dans la destruction de l'autre, le mal radical n'est pas un pli de ce monde, ni une déchirure de ce monde. Mais depuis que Dieu lui-même s'est laissé déchirer, alors cette déchirure peut déboucher non pas sur le néant, mais sur la Résurrection...

Métamorphoser l'agressivité en amour créateur

Nous pouvons savoir que notre conscience existe dans la relation avec l'existence de l'autre. Nous sommes ouverts à quelque chose qu'il faut bien appeler la grâce, qui est la grâce de Dieu et la grâce de l'autre, et nous n'avons plus besoin d'ennemis, ni d'esclaves ; et cela, il ne faut pas seulement le dire, il faut le vivre. Nous avons le plus grand besoin d'une ascèse, d'une ascèse qui fasse que ces mots que nous disons, nous en témoignions presque silencieusement dans le quotidien de la vie. Nous ne serions alors plus des hommes de mots, mais des hommes qui, véritablement, vivent ce fait qu'ils n'ont plus besoin d'ennemis, d'esclaves, de victimes. Il nous faut une ascèse de confiance, une ascèse d'humilité, un combat contre toutes les formes de mort qui sont liées à notre existence, combat spirituel plus dur que les batailles d'hommes, combat qui permet peu à peu à la grâce de métamorphoser en nous l'agressivité en amour créateur. Il ne faut pas devenir un ange et il ne faut pas s'amputer de son agressivité mais il faut la métamorphoser dans la grâce et la résurrection. Amour, amour...

Une manière non sociologique de vivre en communauté

Dans cet Occident où nous sommes, qui est un Occident gâté de liberté ou plutôt de permissivités, il nous faut, par une ascèse, conquérir la liberté intérieure, qui seule déracine de nous la peur, qui seule peut arracher peu à peu de nos visages les masques de la suffisance, et nous permettre d'accueillir sans posséder. Je crois qu'il faut nous contenter de peu, puisque tout nous est donné dans l'Eucharistie. Il faudrait que nos communautés, nos Eglises donnent l'exemple. Il est très important que dans la mesure où les hommes sont en marche vers une humanité fraternelle, il y ait déjà des lieux où cette humanité fraternelle se réalise déjà, dès maintenant, puisqu'elle nous est offerte, puisque dans l'Eucharistie nous devenons véritablement membres les uns des autres.

Est-ce qu'il ne faudrait pas tenter d'inventer une manière non sociologique de vivre en communauté, au delà des rapports de force et d'idéologie, dans une certaine amitié, dans une certaine beauté, dans une certaine joie, de sorte que là déjà, on touche le but, qui est la reconnaissance de l'homme par l'homme, dans une reconnaissance au Dieu qui donne la vie ?

Alors, nous pouvons essayer d'être présent parmi les hommes, en brisant parfois l'enchaînement de la violence ou de la haine, répondre à l'agression par l'amour actif dont je parlais tout à l'heure, par une création de vie qui puisse éveiller l'agresseur à sa propre vocation de personne. Car lui aussi, le bourreau, est à l'image de Dieu. C'est pour lui et pour nous que le Christ a prié sur la croix et parfois, comme l'écrivait un philosophe, on s'aperçoit que le mal a une origine spirituelle. La révolte, l'orgueil, la dérision, la cruauté, la haine, la jouissance,

proviennent de la tendance qu'a l'âme à venger la sainteté bafouée et humiliée, à affirmer les droits de celle-ci, serait-ce d'une manière folle et perverse, car l'homme le plus déchu, perverti, par la conviction de rester l'image de Dieu.

Transgresser tout système pour aller vers l'homme

J'indiquai ici, pour finir, trois attitudes pour notre présence dans la société : Première attitude : le refus de censure et du somnail spirituel. Le refus de toutes les formes de réduction de l'homme, dans la pensée, dans la vie personnelle, comme dans la pratique politique et sociale. On sait à quel point la peur de se singulariser, la passivité, ont permis le développement de la torture. Je crois qu'il faut aller jusqu'aux racines de la pensée : chaque fois que l'on se met à réduire l'homme on est sur le chemin de la torture. C'est ici la véritable tentation. Une authentique vigilance, doit nous permettre de transgresser tout système, tout conformisme partisan, pour aller vers l'homme et le défendre.

La capacité du pardon et du repentir

Une deuxième attitude, serait la capacité du pardon et du repentir - non seulement pour soi-même mais aussi quelquefois, pour des communautés entières. La noblesse de l'homme est de savoir mesurer sa propre culpabilité, et non de chercher des boucs émissaires, cette tentation pharisaïque qui peut nous guetter quelquefois, à force de penser à des barreaux qui sont les autres. Je crois qu'une certaine capacité de repentir, une certaine capacité d'accepter l'autre dans une lumière nouvelle, est une chose qui peut être très importante entre les collectivités du monde. Pensez, par exemple, à toutes les séquelles des guerres et des colonisations qui subsistent encore en France et qui pèsent sur nos lois, à la condition de tant de travailleurs musulmans qui vivent dans notre pays, pensez à la situation économique provoquée par l'exploitation des pays pauvres par les pays riches et tout ce que cela impliquerait de reconnaissance de l'autre dans une attitude de repentir collectivement vécu. Et on peut rêver aussi à ce qui pourrait être par exemple, pour le Zimbabwe et les peuples de l'Afrique du Sud, la naissance du repentir et l'acceptation réelle de l'autre.

Et cette attitude de repentir se serait liée à une troisième attitude qui est une attitude de limitation volontaire, c'est-à-dire un effort personnel, et aussi un effort pour appliquer à la vie collective une certaine ascèse, qui pourrait peut-être assurer non pas aujourd'hui la justice planétaire ; cette limitation volontaire doit s'accompagner d'ailleurs d'une sympathie profonde pour la terre. Mais tout cela ne peut grandir, notre combat contre la torture ne peut lui-même porter ses fruits, que s'il y a quelque réel grand dynamisme de vie.

Poser les normes d'une nouvelle manière d'être

Je crois qu'il faut poser, dans la société, cette société nihiliste où nous sommes, les germes d'une nouvelle manière d'être, et donc les germes d'une nouvelle culture. Ce sont les fondements mêmes de la culture qu'il faut subvertir et renouveler. Nous sommes dans une transition de l'histoire humaine au moins aussi importante, pour prendre l'exemple banal, que celle qui a séparé la Renaissance du Moyen-Age. Il nous faut, je crois, introduire les apports de modernité, les apports de l'humanisme, qui se métamorphose aujourd'hui en anti-humanisme, dans un divin-humanisme, capable d'inviter à Dieu, d'inviter à la reconnaissance de l'homme irréductible au cœur d'une société et d'une culture que nous devons maintenir vivantes et dialoguantes.

Et peut-être des créateurs se lèveront-ils et peut-être se lèvent-ils déjà, de l'enfer des camps, des prisons, des salles de torture, des hôpitaux psychiatriques spéciaux, pour témoigner d'un peu de tendresse et de fraternité, de beauté, d'une beauté qui ne soit pas une élection esthétique (vous vous rappelez la parole "Comment écrire un poème après Auschwitz ?"), mais qui soit la vérité de la personne dans la tragique d'exister, dans l'énigmatique d'exister, et parfois dans la joie

d'exister.

Cette culture capable de vaincre le nihilisme et la torture que vous limitez de plus en plus, car le combat ne finira jamais avant le retour du Christ, cette culture nous la faisons déjà aujourd'hui, dans notre prière et dans les humbles gestes qu'inspire cette prière. Nous sommes auprès de nos frères torturés dans le Gethsémani et le Golgotha de l'histoire.

Mais si le Christ est ressuscité, nous devons avoir le courage humble et quotidien de refaire le tissu de l'histoire, de le refaire très patiemment - nous sommes les théologues de l'histoire - de le refaire fibre par fibre, lettre par lettre, intercession par intercession, en mêlant peu à peu à tant de fils de sang le fil d'or de la Résurrection.